

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

LYON
Un an . . . 8 fr.
Six mois . 4 fr.

LES ANNONCES
Se traitent de gré à gré.

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an . . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.

ÉTRANGER
Un an . . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT



Est-ce une illusion, mais il nous semble que la situation s'éclaircit un tantinet.

Les Prussiens paraissent sinon reculer tout-à-fait, du moins rester en place et hésiter à se hasarder trop loin de leur centre d'opérations.

Dans les Vosges, ils ont évacué Vesoul après une série de petits combats dont nous ne voulons pas exagérer l'importance, mais qui ont eu le résultat salutaire d'apprendre aux rems des Badois que la baïonnette française n'est pas encore émoussée.

En Normandie, ils ont abandonné St-Quentin, renonçant pour le moment à attaquer Amiens.

Sur la Loire, l'armée du baron de Thann ne bouge pas d'une semelle, et cet excellent baron occupe ses loisirs à faire aux Orléanais des proclamations hypocritement doucereuses, où il verse des larmes de crocodile sur les horreurs de la guerre.

A Paris, aucune attaque sérieuse n'a été commencée, et le roi Guillaume dégouté de ne pas voir tuer une trentaine de mille hommes tous les jours, est allé rejoindre Augusta aux eaux de Hombourg, prêt à revenir au premier signal d'une boucherie un peu sérieuse.

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LA DERNIÈRE DE COMPIÈGNE.

On sait que le roi Guillaume et son Bismarck, que le comte de Bismarck et son Guillaume persistent à ne pas reconnaître la République Française et à considérer le nommé Louis-Napoléon Bonaparte comme seul et unique souverain de la France.

Cette illusion paraissant se propager difficilement parmi nos populations, malgré la garde de cuisiniers royaux octroyée au prisonnier de Wilhelmshoehe, le mari d'Augusta, désireux de conserver à monsieur son frère le prestige du cérémonial impérial, n'a pas voulu que la guerre interrompit les réceptions de Compiègne qui se faisaient d'ordinaire à cette époque.

Le numéro III s'est empressé naturellement de se rendre... aux désirs de son vainqueur, — aussi les habitués des lambris impériaux recevaient-ils, il y a quelques jours, le petit billet que voici :

« An nom de S. M. l'Empereur, vous êtes invité à assister à la dernière de Compiègne, qui aura lieu le lundi 25 octobre 1870.

« Le rendez-vous général est au château, à huit heures du soir.

« Le maître des Cérémonies,
« Duc de Basano.

« Les costumes de cour sont de rigueur. »

Un aérostat, appelé le *Deux-Décembre*, nous a apporté les détails de cette petite fête, que nous nous empressons de livrer à la curiosité du public.

A huit heures du soir, la cour du château était comme aux plus beaux jours encombrée d'équipages qui avaient pu librement traverser les lignes prussiennes.

Toutes les fenêtres resplendissaient de lumières, et les cent gardes, dont l'effectif n'avait pas été en-

Quant à Metz, dont quelques journaux avaient au moins imprudemment annoncé la capitulation mensongère, quant à Metz, le maréchal Bazaine s'y livre, paraît-il, à une série de plaisanteries que l'armée assiégeante trouve d'un goût détestable.

Voilà plus d'un mois, par exemple, que ces malheureux Tudesques n'ont pas fermé l'œil grâce aux sonneries de clairons et aux roulements de tambours qui, chaque nuit, les tiennent en éveil et en alerte dans la prévision d'une sortie que la garnison exécute à ses heures et selon sa convenance.

D'autres fois, c'est un avis-fallacieux qui amène quelques bataillons de landwehr sous les canons d'un fort qui les mitraille à bouche que veux-tu.

Où bien un petit travail de mine qui fait exécuter aux soldats de Guillaume des cabrioles variées, etc., etc.

Ainsi, de toutes parts, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest, la résistance paraît s'accroître avec plus de vigueur que nous ne l'avions vu jusqu'à ce jour, et il court dans l'air comme un souffle d'énergie et de résolution virile que nous n'avions pas encore ressenti.

La force d'impulsion, la fermeté de décision, l'unité d'action qui nous avaient manqué depuis le 4 septembre, qui étaient demeurées ankylosées et paralysées entre les mains vieillottes de Glais-Bizoin et de Crémieux, semblent renaître aujourd'hui sous le poignet nerveux de

tamé par les obus prussiens, faisaient la haie sur l'escalier d'honneur, offrant leurs bottes aux déclarations des dames de la cour.

Il serait trop long d'énumérer tous les personnages qui avaient accepté l'invitation impériale, — bornons-nous à citer quelques-uns des plus connus.

Côté des hommes : — Le prince Napoléon, M. Eugène Rouher, M. Baroche, M. de Nieuwerkerke, MM. de Cassagnac père et fils, M. de Gallifet, M. Emile de Girardin, M. Emile Ollivier, M. Emile Augier, le baron Haussmann, M. Janvier de la Motte, M. de Villeneuve, M. le président Devienne, M. Bernier juge d'instruction, M. Piétri préfet de police, M. Beaury agent de police, M. Guérin idem, M. Vermorel idem, M. Jules Vallès idem, M. Benédetti, M. Jérôme David, M. Ségur d'Aguesseau, le général Fleury, le général de Failly, les Persigny, Couneau, Murat, de Mouchy, etc.

Côté des Dames : — La princesse Mathilde, la princesse Julie Bonaparte, la princesse de Metternich, M^{me} de Mouchy, M^{me} de Pourtales, M^{me} Tascher de la Pagerie, M^{me} de Gallifet, M^{me} Conneau, la marquise de Castiglione, M^{me} de la Poëze, etc.

Quand tous les invités furent introduits, la porte principale du salon s'ouvrit à deux battants, et l'huissier annonça d'une voix solennelle :

— Messieurs, l'empereur !

Le pensionnaire de Guillaume s'avança souriant, suivi de ses deux aides-de-camp le général Fleury et le général de Failly. — Loin de le maigrir, la captivité lui avait au contraire donné un peu d'embonpoint. Ses joues paraissaient pleines, son teint rosé et sa démarche moins ramollie. — Ce résultat dû sans doute à l'absence de soucis et de préoccupations, à l'air pur de Wilhelmshoehe, au menu confortable des cuisiniers de la reine Augusta, et surtout à cette tranquillité d'âme, à cette satisfaction intérieure que donnent une conscience pure et l'assurance du devoir rempli, — ce résultat combla d'aise et de joie tous les conviés.

Aussi fut-ce avec une émotion véritable et avec des larmes dans la voix, que M. Eugène Rouher

Gambetta.

On s'aperçoit qu'il y a un homme qui agit, qui ordonne, qui dirige, qui organise ; on sent une volonté, une tension continue d'efforts vers un but calculé et déterminé. Nous commençons à ne plus tourner dans un cercle, à ne plus nous agiter dans le vide, et il nous vient au cœur comme une bouffée d'espoir, comme une lueur d'encouragement qui nous font dire aujourd'hui : La France peut-être sauvée !

La France peut-être sauvée si nous savons prendre pour seule devise, pour unique mot d'ordre : de l'énergie, de l'énergie et de l'énergie.

C'est là en effet notre point faible et notre côté vulnérable ; l'énergie est la vertu qu'a ruinée chez nous le second empire par vingt années d'un régime démoralisateur et dissolvant.

Pendant ces vingt années tous les efforts du misérable qu'engraissent en ce moment les cuisiniers prussiens, ont tendu à décomposer, à ramollir, à corrompre jusqu'aux moelles la virilité native du caractère français.

L'éloignement des affaires publiques, l'insouciance politique, la recherche de la fortune, du bien-être, des plaisirs faciles, le goût de la littérature Ponsou du Terrail, des chansons canailles de Thérèse, et des inepties aussi grotesques qu'insensées du maestro Hervé — tels sont les sentiments qu'a cherché à développer

s'approchant de son souverain, lui dit ces paroles mémorables renouvelées de la retraite de Russie du grand oncle :

« Sire, il est possible que quelques milliers de gueux aient été tués à Wissembourg, à Wörth, à Forbach, à Metz, et à Sedan, que d'autres aient succombé sous la fatigue, l'épuisement et le manque de nourriture, que d'autre encore croupissent dans les citadelles et les forts de l'Allemagne, — mais jamais la santé de Votre Majesté n'a été plus florissante. »

— Embrasse-moi Eugène, s'écria l'empereur, frappé par l'à-propos la finesse et l'heureux tour de cette antithèse.

Et ces deux grands débris se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Après quoi, le César dégommé se mit à parcourir les différents salons de l'impériale résidence adressant à chaque homme un mot gracieux, à chaque femme une parole aimable.

— Vous voilà baron, et cette bonne ville de Paris, toujours ruinée n'est-ce pas ?

— Plus que jamais, Sire. Nous avons tant puisé dans sa Caisse...

— C'est vrai, mais quel Paris superbe vous avez fait !

— Votre Majesté est vraiment trop bonne...

— Non, non, et je m'étonne tous les jours que vous n'ayez pas dépensé davantage, deux milliards n'est-ce pas ?

— Oui, Sire, et des centimes.

— Une bagatelle, quoi ! Eh bien, vous avez l'air de méchant humeur, mon cher Cassagnac...

— Mon Dieu, Sire, il y a de quoi !

— Comment, de quoi ! Parce que votre ennemi Jules Favre est au pouvoir ? Soyez tranquille, bientôt...

— Il ne s'agit pas de cela, Sire, et Votre Majesté a tort de rompre les chiens...

— Expliquez-vous alors ?

— Votre Majesté n'ignore pas que je n'ai reçu encore que le premier quartier de mon dévouement, seize mille francs seulement sur cent soixante mille.

— C'est bon, c'est bon, grognon, on vous dou-

chez nous le coquin couronné de décembre, et il a si bien réussi dans son œuvre de démoralisation et d'avachissement, que le jour où la France envahie, a fait un suprême appel à tous ses enfants, il ne lui a été répondu que par des brailards de chants patriotiques et des déclamations de roman-feuilleton.

Il est temps aujourd'hui de secouer cet engourdissement, de nous réveiller de cette torpeur, si nous ne voulons pas descendre au rang de ces peuples énervés et faisandés que le premier conquérant venu peut mettre sous sa botte. Peut-être nous fallait-il un baptême de sang pour retremper nos sentiments dégradés et notre vigueur atrophiée ; — à nous de montrer maintenant que cette sinistre rosée a été fécondante, à nous de prouver que le grand ressort de notre patriotisme et de notre énergie n'est pas encore brisé.

Par conséquent, arborons le drapeau de la résistance acharnée, opiniâtre, de la résistance à outrance, car notre salut est là.

Déjà l'ennemi éprouve une sorte d'hésitation et d'inquiétude en présence de la recrudescence d'énergie et d'efforts que nous signalons plus haut, continuons donc résolument, persévérons hardiment dans cette voie, et nous arriverons à le vaincre.

On parle depuis deux ou trois jours, de paix, d'armistice, d'intervention, etc., n'allons pas de grâce nous laisser prendre

blera la dose quand Guillaume nous aura réinstallés.

— Du moment que Votre Majesté paiera des intérêts... composés.

— Ah les deux Emile ! Savez-vous Ollivier que vous avez jeté la France dans un joli pétrin ?

— J'en conviens, Sire, mais le plus grand honneur en revient à Votre Majesté. Lorsque que je suis arrivé, la besogne était faite aux trois quarts, et je n'ai eu qu'à continuer l'œuvre de votre glorieux règne.

— Sans doute, sans doute, et l'ami Girardin également nous a puissamment aidés de sa brillante plume, aussi avons-nous failli le nommer sénateur.

— Puis-je espérer que Votre Majesté persistera dans cette résolution ?

— Comment donc, mais aussitôt que les Prussiens auront chassé les factieux qui...

— D'autant plus, Sire, que je ne demande pas un sol d'appointement, ce qui est à considérer...

— Oui, je sais, vous êtes assez riche pour payer votre gloire.

— Eh bien ! grand scélérat, avons nous toujours des dettes ?

— Très peu de chose, Majesté, quelques centaines de mille francs sur parole, et si votre Majesté était assez bonne pour...

— Vous plaisantez, Lucien, votre famille m'a déjà coté assez cher : du reste ce n'est pas au moment où ma liste civile est supprimée qu'il faut venir me demander de l'argent. Vous repasserez un autre jour.

— Permettez-moi, cependant, de faire remarquer à votre Majesté l'inégalité de ses bienfaits. — Ma sœur Anna a reçu de Votre Majesté deux millions de dot, tandis que moi...

— Votre sœur Anna, Lucien, avait rendu à l'empire des services hors de votre portée. N'est-ce pas, cousin de Mouchy ?

— Votre Majesté est vraiment trop bonne de se les rappeler...

— De quoi causiez-vous belles dames avec tant d'enjouement ?

La princesse Mathilde. — C'est la princesse

à ces pièges grossiers, à cette glu diplomatique, qui n'ont d'autre but que de nous arrêter dans nos efforts et dans notre organisation.

La paix, tout homme sensé doit bien le reconnaître, la paix n'est pas faisable à l'heure qu'il est, la paix ne sera possible que lorsque les Prussiens auront subi un échec assez grave pour faire réfléchir le comte de Bismarck sur l'exagération singulière de ses prétentions, ou lorsque la France sera tellement écrasée et anéantie, qu'elle devra non pas accepter, mais subir la loi du vainqueur.

Dieu merci, nous n'en sommes pas là encore, et ce serait plutôt le premier cas qui serait en voie de réalisation.

La question de paix dégagée de tous les rapports, de toutes les missions, de toutes les paperasseries diplomatiques, la question de paix se pose aujourd'hui dans des termes d'une simplicité antique.

La Prusse veut l'Alsace et la Lorraine. La France ne veut donner ni l'une ni l'autre.

La Prusse est elle assez victorieuse pour garder de force ces deux provinces ?

La France est-elle assez vaincue, assez à bout de ressources et de résistance pour ne pouvoir défendre l'intégrité de son territoire ?

Tout est là, il n'y a pas à sortir de ces deux propositions.

A toute tentative d'intervention ou de médiation, la Prusse répondra invariablement :

J'exige ça, parce que je suis victorieuse.

Et la France : Je le refuse parce que je ne suis pas entièrement vaincue.

Nous devons donc lutter, lutter toujours, lutter jusqu'au bout, sans nous laisser attarder ou détourner par ces vieilles rengaines d'intervention des puissances neutres dont on nous rebat les oreilles depuis deux mois et qui ne méritent d'autre réponse que le vieux dicton populaire :

« Ty fies pas Philibert, nage toujours. »
Jacques BARBIER.

P. S. — Les propositions d'armistice commencent décidément à prendre une tournure sérieuse, on va même jusqu'à poser des préliminaires de paix qui seraient :

1° La cession du Luxembourg à la Prusse, contre une somme d'argent payée au roi de Hollande, propriétaire de cet immeuble ;

de Metternich qui nous amusait avec son esprit de démon.

— Vraiment ! Est-il possible d'en ramasser quelques miettes ?

— Voici les deux dernières dont on vous fait la charité, beau cousin.

— Voyons ?

— Mme de Metternich prétendait que dans le cas où les malheurs de votre dynastie continueraient, votre fils Louis aurait une position toute faite sur les planches d'un théâtre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, dit-elle, Louis est déjà un enfant de la balle. N'est-ce pas ravissant ?

— Charmant, en vérité. Et l'autre ?

La princesse Mathilde. — Je racontais que Charles... que M. de Nieuwerkerke du moins, en se sauvant en Hollande, son pays natal, était demeuré quelques jours à Lille.

— Tiens, pourquoi, a demandé Mme de Galliffet ?

— Sans doute pour y faire le commerce des toiles, a répondu la princesse.

— C'est tout simplement adorable, et il est réellement fâcheux que tous nos conviés ne puissent participer à ces tournois d'esprit et de gaieté.

Voyons, mesdames, vous qui êtes les fées de ce séjour, organisez, je vous en prie, les distractions de la soirée.

Vous, princesse, qui avez de l'esprit jusqu'au bout des ongles, et qui avez les ongles si longs... une de ces ravissantes charades que vous savez si bien improviser.

Vous, marquise de Castiglione, des jeux innocents qui conviennent si bien à votre ingénuité.

Vous, madame de la Pagerie, une loterie : vous devez être passée maîtresse dans ces petites opérations...

La princesse Mathilde. — Qui lui rapportaient trente mille francs la pièce...

— Quoi, vous avez cousine ?

— Dame, croyez-vous qu'on ne lit pas les révélations de l'Officiel. Je ne comprends même pas, cousin, que vous n'avez pas fait profiter votre famille de cette aubaine.

— Mais, ma chère, madame de la Pagerie est

2° Indemnité de guerre de trois milliards, payée par la France.

Nous protestons de toutes les forces de notre indignation contre de semblables projets.

Un armistice aujourd'hui, nous le répétons, serait une folie criminelle de la part de nos gouvernants.

Quant aux conditions de paix telles qu'on les indique, elles sont simplement dégradantes.

La possession du Luxembourg serait un poste stratégique aussi menaçant pour notre sécurité que les forteresses de Strasbourg et de Metz devenues prussiennes ; — et la France républicaine ne saurait prêter les mains dans tous les cas à ce honteux trafic qui consiste à vendre une province comme un lot de bétail.

En ce qui touche l'indemnité de guerre rappelons nous qu'en 1815, nous avons payé un milliard seulement à toute l'Europe, et aujourd'hui nous en payerions trois à la Prusse seule !

C'est une dérision !

Les trois milliards qu'on nous demande, nous devons les employer à fabriquer des canons, des mitrailleuses, des fusils, à armer toute la nation virile et valide, et pas à autre chose.

Souscrire à de pareilles conditions, courber l'échine devant de telles exigences !... Alors tenez, ce sera plutôt fait, creusez un trou, plantez-y un poteau et écrivez dessus : *Ci gît la France !*
J. B.

NOUVELLES

— Augusta se plaint amèrement de ne plus recevoir de ces lettres impayables que lui envoyait son époux. Elle craint fort que Guillaume l'oublie dans les délices de Versailles et elle se dispose à le tancer vertement.

— Guillaume est tout surpris de ses victoires et semble s'abrutir de plus en plus. Les vins de France lui ont tellement troublé la cervelle, qu'aujourd'hui il n'y voit que du bleu.

— On nous assure que Bonaparte est en ce moment plongé dans des calculs, pour compter les sommes effroyables que, de concert avec ses créatures il a volées à notre pays.

un peu notre parente par les Beauharnais...

La princesse Mathilde. Pouah ! Joséphine ! l'épouse divorcée de votre oncle... Comment pouvez-vous, cousin, parler de cette femme devant moi ?

— Votre susceptibilité me paraît étrange, Mathilde, car vous-même...

La princesse Mathilde avec dignité. — Moi, Sire je n'étais que séparée de corps, ce qui est bien différent.

— Allons, ne vous fâchez pas, et aidez un peu vos compagnes dans leurs préparatifs, pendant que je vais voir ce qui se passe à la

Salle de jeu

Le général Fleury. — Benedetti, un écarté ?

Benedetti. — Volontiers.

Le général Fleury. — En cinq secs, n'est-ce pas ?

Benedetti. — C'est ça.

Le général Fleury. — A vous la donne. Bon, je n'en demande point.

— Alors, jouez.

Le général Fleury. — Voilà : le roi, la dame, le valet, l'as et le dix. Mon cher, vous êtes volé. Trois points.

A l'autre coup. Voilà vos cartes. Je tourne le roi...

Benedetti. — Cartes, s. v. p. ?

Le général Fleury. — Jamais ! jouez... Quoi, pas un atout, attendez... Je coupe avec la dame ; maintenant valet, as, dix et neuf ; volé une seconde fois. — Cela me fait six points, j'ai des jetons de reste. Je ne m'étonne pas que vous soyez un si triste ambassadeur...

Il ne vous reste plus, mon ami, qu'à aller trouver la reine Augusta...

Benedetti. — Et pourquoi faire ?

Le général Fleury. — Comment, pourquoi faire ? Je vous ai gagné sans vous laisser un point... Ignorez-vous la petite formalité qui reste à remplir dans ce cas-là ?

Benedetti. — Mais je ne comprends pas.

Piètri. — Décidément il est trop bête. Tenez, Fleury, je prends sa place.

Le général Fleury. — Oh ! oh ! vous êtes un

Sous peu, il doit envoyer le total à la cour des comptes qui vérifiera les additions.

— Nous recevons la triste nouvelle de la mort de l'illustre Piètri. N'ayant plus d'arrestations à faire opérer, de complots à manigancer, d'émeutes à organiser, cet éminent policier vient de succomber au chagrin.

— En dépouillant la correspondance des Tuileries, on a trouvé une note de 1200 francs de bonbons payée pour le général de Faily, par son auguste souverain.

Ce qui ne l'a pas empêché d'être déconfit.

— La généralité des paysans français, se comporte le plus lâchement possible envers les francs-tireurs et nos troupes régulières. Ils les dénoncent et leur refusent des vivres.

Une manière comme une autre de leur faire passer le goût du pain.

Est-ce qu'on ne fusillera pas quelques uns de ces misérables ?

Les Lyonnais généreux

Beaucoup de gens se sont étonnés — à bon droit — de ne voir figurer sur les listes multipliées de souscriptions qui courent la ville, aucun des noms de certains citoyens notoirement connus pour posséder de grandes fortunes mobilières, immobilières ou industrielles.

Quand le besoin d'argent se fait si rudement sentir pour venir en aide à la France et à la ville de Lyon, soit pour soulager les misères du moment, soit pour secourir les blessés, soit pour la création d'armées nouvelles ou la fabrication des armes de guerre, soit enfin pour augmenter les moyens de défense, — il est évident que la ladroterie de pas mal de nos concitoyens est choquante, pour ne pas dire plus.

Mais si ces messieurs, — les mieux dotés de nos concitoyens pécuniairement parlant — n'ont pas fait preuve d'une générosité excessive jusqu'à présent, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'ils se réservent pour un grand coup et qu'ils sont décidés à ouvrir largement leurs caisses et leurs porte-monnaie, sans qu'il soit besoin de faire appel à leur bon cœur et à leurs excellents sentiments bien connus.

Il serait exorbitant, en effet, que ces braves citoyens qui faisaient étalage de leur luxe, de leurs équipages, de leurs villas, de leurs hôtels et de leur valetaille, — il y a si peu de temps, — se montrassent si réservés aujourd'hui.

On nous assure que la générosité de MM. A. B. C. X. Z. — ne nommons personne encore — frappera tout le monde d'admiration.

Nous n'hésiterons pas, dans un prochain numéro, à publier les noms de ces citoyens et les sommes importantes souscrites par eux, dans un but d'intérêt général.

malin, vous : il s'agit de se soigner. Allons, donnez.

Piètri. — Je tourne le roi...

Le général Fleury. — Ah ! pardon, ce n'est pas possible ; je l'ai dans mon jeu...

Piètri. — Dites donc que vous l'aviez dans votre manche, filou ! Il n'y a pas deux rois dans le jeu.

Fleury. — Filou vous-même, regardez : le roi est encore au talon... ce qui fait trois rois pour un seul jeu. Je ne comprends pas que dans une société honnête...

L'empereur. — Voyons, mes fidèles, quel est le motif de votre querelle ?

Fleury. — Tout simplement ceci : c'est que nous trouvons trois rois d'atout dans le même jeu !

L'empereur. — Mais c'est très simple ; un dans sa manche, un dans la vôtre, le troisième au jeu... Vous êtes trop forts pour jouer l'un contre l'autre, voilà tout. Tenez, allons assister au

Tirage de la loterie.

Mme Tascher de la Pagerie. — Veuillez, mesdames et messieurs, me remettre vos petits billets, nous allons appeler les lots :

S. M. l'empereur. — L'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs.

M. Baroche. — Une Chaise percée.

M. de Persigny. — Un Coucou suisse.

M. Janvier de la Motte. — Un Casque de pompier.

M. Benedetti. — Un Jocrisse.

M. de Cassagnac. — Un Gourdin.

Le prince Napoléon. — Une Prise de bismuth.

M. Emile Ollivier. — Une Plume d'oie.

M. de Palikao. — Un Magot de la Chine.

M. Piètri. — Un assommoir.

Mme Connéau. — Une Serinette.

Le général de Faily. — Le Code des lois martiales.

M. de Mouchy. — Un col cassé.

Mme de Metternich. — Le Recueil des mille calambourges.

La princesse Mathilde. — Les Œuvres complètes de Piron.

L'Impérial-Fuyard.

La France ayant actuellement besoin de tous ses enfants, il était tout naturel que les hommes politiques qui avaient le plus applaudi à la guerre, et qui par leurs votes, leurs conseils et leur sottise ont amené les désastres actuels, — il était naturel que ces hommes se fissent un devoir de venir courageusement au secours de la mère patrie.

Nous apprenons que ces citoyens d'élite ont formé une légion, l'Impérial-Fuyard, dont nous nous empressons de publier les cadres.

A défaut de Faily, appelé à d'autres fonctions, le commandement devait naturellement échoir au général Cousin Montauban, comte de Palikao, désigné comme chef de la légion.

Lieutenant-colonel : Marquis de Gramont.
Chefs de bataillons : Jérôme David, Clément Duvernois.

Capitaines-trésoriers : Magne, Chevandier de Valdrôme.

Capitaines : Les frères Chevreau, Cassagnac père, Vendre de l'Isère, Fialin, Baroche.

Lieutenants : Aug. Vitu, Ernest Dréolle, E. de Girardin.

Sous-lieutenant : De Mouchy.

Adjudants : Piètri, Abel Gay, Chopin d'Arnouville.

Sergents-majors et sergents-fourriers : E. Ollivier, Rouher, Maupas.

Caporaux d'ordinaire : Laurent Descours, Devienne.

Chirurgien : Docteur Connéau.

Chef de musique : Comte de Nieuwerkerke.

Tambour-major : Haussmann.

Cantinières : Mathilde Bonaparte, Marguerite Bellanger.

Quant à l'effectif de la légion, nous ne le connaissons pas encore tout entier ; nous savons seulement qu'il se compose de préfets, sous-préfets, députés de la droite, sénateurs, magistrats debout ou assis, fonctionnaires de tout acabit, ainsi que d'un grand nombre de Français, voire de ceux faisant partie des levées de 20 à 40 ans, qui ont lâchement quitté Paris, Lyon ou d'autres villes, à l'approche du danger commun.

Nous espérons sous peu être en mesure de donner une liste complète des soldats de l'Impérial-Fuyard, à moins qu'ils ne viennent au plus tôt se réintégrer dans les rangs des défenseurs de la patrie, et reprendre leur place dans l'armée active ou la garde nationale.

Le prince impérial. — Une Balle élastique.

Le baron Haussmann. — Le Plan des démolitions de Paris.

M. Bernier. — L'Art d'instruire des complots et de s'en faire plusieurs mille livres de rente.

Jeux innocents.

La marquise de Castiglione. — Par quoi commençons-nous ? Les rondes, le portier, le confesseur, mon corbillon, pigeon vole, les mots à double sens, si j'étais petit papier ?

Tous. — Le petit papier, le petit papier.

La marquise. — Comme il vous plaira. Je commence.

— Sire, si j'étais petit papier, que feriez-vous de moi ?

— Un faux billet de banque.

— Si j'étais petit papier, que feriez-vous de moi, général Fleury ?

— Une carte biseautée.

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, prince Murat ?

— Une facture acquittée.

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, M. Bernier ?

— Un mandat d'amener.

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, M. de Cassagnac ?

— Un bon sur les fonds secrets.

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, M. Emile Ollivier ?

— Une page immortelle, en y mettant ma signature.

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, prince Napoléon ?

— Je vous emporterais à la guerre en cas de... fatigue.

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, princesse Julie ?

— J'y écrirais mes poésies !

— Si j'étais petit papier que feriez-vous de moi, marquise de Galliffet ?

— Une coco te.

— Parlez pour vous, ma chère...

M. Benedetti. — En qualité d'ambassadeur plé-

NOS BONS VILLAGEOIS

Un grand nombre de nos bons villageois se livrent, depuis le commencement de la guerre, à un petit métier qu'il serait bon de réprimer énergiquement par la force, puisque la persuasion et les exhortations patriotiques n'y font rien.

Ces braves paysans, non contents d'accueillir les Prussiens en frères, de leur ouvrir la cave, la cuisine, le grenier et l'écurie, poussent le dévouement jusqu'à servir de guides et d'espions aux envahisseurs, jusqu'à leur indiquer les bons chemins et les passages sûrs.

Que si des troupes françaises ou des corps de francs-tireurs se présentent chez eux, les bons villageois commencent par leur refuser toute nourriture et toutes provisions même contre espèces, et s'empressent d'aller les dénoncer au premier poste ennemi, à moins qu'ils ne les reçoivent à coups de faux et à coups de fourches.

Cette conduite indigne tient simplement à ce que nos bons villageois ont plus peur des Prussiens que des Français.

Les Prussiens brûlent leurs maisons, les Prussiens les fusillent, les Prussiens les rançonnent, tandis que les Français ne leur font aucun mal.

Donc il faut obéir aux Prussiens qui sont si mauvais et si redoutables, et il faut trahir les Français qui sont si bons enfants et si inoffensifs.

Voilà comment raisonnent nos bons villageois.

Eh bien, dans ces conditions le remède est facile : il s'agit simplement d'inspirer à nos bons villageois autant de terreur que les Prussiens, puisque c'est là le seul sentiment qui ait quelque influence sur eux.

Par conséquent, lorsqu'un bon villageois refusera des vivres ou un abri à des troupes françaises, il faudra simplement prendre de force et les denrées et la maison du bon villageois.

Lorsqu'un bon villageois recevra des Français à coups de fourche, il faudra répondre à coups de fusil au bon villageois.

Lorsqu'un bon villageois sera convaincu d'avoir servi d'espion aux Prussiens, il faudra loger douze balles dans le corps du bon villageois.

Après quelques exécutions dans ce goût là, les bons villageois sentiront peut-être se développer en eux, un peu de ce patriotisme qui leur manque tant.

UN ACTE D'ÉNERGIE

Nous apprenons avec une satisfaction mal

nipotentiaire, je viens annoncer à l'illustre société que la charade n'attend plus que les spectateurs.

Charade en 4 actes.

Personnages :

M. Devienne.
M. Benedetti.
Le duc de Mouchy.
M. Emile Ollivier.
M. Rouher.
M^{me} Tascher de la Pagerie.
La princesse de Metternich.
M^{me} de la Poëze.
La princesse Mathilde.
Une inconnue.

PREMIER ACTE.

La scène représente la chambre d'une maîtresse de musique. — Piano, tabouret tournant, casier, cahiers de musique, etc.

M. Benedetti (domestique). — Madame, made-moiselle qui vient prendre sa leçon de chantage.

M^{me} de la Pagerie. — De chant, imbécile ! Est-il idiot ce Benedetti !

M. Benedetti (reprenant). — Sa leçon de chant.

M^{me} de la Pagerie. — C'est bien, faites entrer.

M^{me} de la Poëze. — Bonjour, madame !

M^{me} de la Pagerie. — Bonjour ma petite. — Etes-vous bien disposée aujourd'hui ?

— Je pense que oui, madame.

M^{me} de la Pagerie. — Allons, avant de commencer notre grand morceau, commençons par solfier quelques gammes pour vous délier le larynx.

M^{me} de la Poëze. — Ut, ré, mi, fa, sol...

M^{me} de la Pagerie. — Arrêtez-vous, mon enfant : votre fa est faux comme un jelon ; tenez, écoutez le ton : fa, fa, fa ; recommencez maintenant.

M^{me} de la Poëze. — Ut, ré, mi, fa, sol...

M^{me} de la Pagerie. — Ut, ré, mi, fa, sol...

M. Benedetti (domestique). — Madame, voilà un monsieur qui vient pour une loterie.

M^{me} de la Pagerie (bas). — Ah ça, il perd la tête cet animal ! Ce n'est pas dans la charade. — Que dites-vous donc là, Benedetti ?

M. Benedetti. — C'est Piétri qui vient de me souffler...

M^{me} de la Pagerie. — C'est bon, taisez-vous.

(haut.) — Allons, chère petite, vous viendrez demain, pour le moment vous n'êtes pas en voix.

déguisée que la République vient de se débarrasser d'un ennemi dangereux et redoutable, en la personne de M. le docteur Chapot, chirurgien-major des pompiers de Lyon, qui a été révoqué de ses fonctions.

De tels actes d'énergie virile, rappellent les grandes traditions de 92, et tout le monde a dans la mémoire, les belles paroles de Danton à ce sujet :

« Si nous voulons sauver la France, il faut révoquer le docteur Chapot, chirurgien-major des pompiers de Lyon ! »

Les prisonniers sur parole

Des âmes naïves ont été pénétrées de reconnaissance envers Guillaume et ses complices, en voyant les Prussiens relâcher nos officiers prisonniers, sous serment qu'ils ne porteraient pas les armes contre eux pendant la guerre actuelle. On a vu là une sorte de générosité, d'humanité des sieurs Bismark et Cie.

Il en faut rabattre : Guillaume et son gouvernement n'ont eu en vue qu'une économie facilement réalisable et rien de plus.

On n'ignore pas que les prisonniers de guerre ont droit à une solde équivalente à leur grade. Or, comme pour notre malheur, l'Allemagne est encombrée de nos soldats prisonniers, qu'elle est obligée de nourrir tant bien que mal, comme elle est forcée d'octroyer les soldes réglementaires à nos officiers, cet excellent Guillaume a trouvé tout simple de nous renvoyer nos nationaux, afin de n'avoir ni à les nourrir, ni à les payer, — sachant bien qu'il peut compter sur la parole d'honneur d'un Français.

Calcul d'argent, voilà tout. A ce propos, nous nous demandons si Guillaume continue à Napoléon III, les petits appointements qu'il palpat en France.

Prisonnier comme les autres, mais non sur parole — Guillaume sait trop bien le cas qu'on peut faire du serment d'un tel homme — notre ex-souverain a droit à la solde équivalente à son grade ;

Or, puisque le roi de Prusse reconnaît toujours en Bonaparte un de ses frères, il est clair qu'il doit le traiter en empereur.

Napoléon était le empereur des Français, 20 généralissimes de nos armées ; 30 grand-croix de la Légion d'Honneur ; 40 médaillés de la médaille militaire etc... Ces diverses attributions, ces honneurs variés sont payées en France, et l'homme en question recevait 30 millions par an.

Il nous semble donc parfaitement équitable que Guillaume lui verse ses 1,500,000 francs par mois.

Si ce monarque hésitait, nous ne saurions trop engager Napoléon III, à faire à son vain-

queur un bon petit procès. D'autant mieux qu'il y a des juges à Berlin.

HECTOR PÉRIÉ.

SOUSCRIPTION CHARITABLE

EN FAVEUR DE L'INFORTUNÉ NAPOLEON III.

Troisième liste. — Dons en espèces.

Quatre citoyens de Villefranche.	0 02 c.
M. Maurin, employé à la gare de Bourg.	0 01
M. H ^g Donger, proscrit de décembre.	0 10
Un adorateur de l'impératrice.	0 01
Un mouchard du gouvernement déchu.	0 01
Un marchand de grattons.	0 01
Un abonné.	0 01
Un serviteur de Louis de la Balle.	0 01
Onze bonapartistes d'Annecy.	0 03 1/2
Un adorateur de l'empereur.	0 01
Collecte faite au restaurant Jules Périer à Valence.	0 04
Un ex-pompier.	0 01
Un marchand de remèdes.	0 01
Un abonné.	0 02

Total. t 0 32 1/2

Total des listes précédentes. 0 31

Total général. 0 83 1/2

Dons en nature.

Une cigarette Raspail.
Un grain d'opium.
Une casquette en veau marin.
Une houppelande des guides de l'ex-garde
Le fourreau du sabre de Souloque pour remplacer l'épée envoyée au roi de Prusse.
Liste précédente : Une cigarette.

La Mission de M. Thiers

Le public attend avec impatience le rapport de M. Thiers, sur la mission qu'il vient de remplir en Angleterre, en Autriche et en Russie.

Comme la rapidité des voies diplomatiques, ne permettrait certainement pas de publier ce rapport avant deux ou trois mois, nous pensons être agréable à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux le récit circonstancié de la réception qui a été faite à l'illustre homme d'Etat dans les divers cours auprès desquelles il était accrédité par le gouvernement provisoire.

M. Devienne. — Je viens auprès de vous, Madame, chargé d'une mission délicate, dont mon caractère de premier magistrat de l'empire vous indique suffisamment l'importance.

Marguerite Bellanger. — Oh ! là, là ! cette solennité ! — Déballez mon bonhomme.

M. Devienne. — Marguerite, vous avez été mère ?

Marguerite Bellanger. — Parbleu, cette question !

M. Devienne. — Votre enfant à qui appartient-il ?

Marguerite Bellanger. — Oh ! ceci, mon vieux père, devient de l'indiscrétion, et...

M. Devienne. — Oui, votre réserve même m'indique quels sont les projets que vous nourrissez.

Cet enfant qui vous vient d'un auguste commerce, l'intérêt de la France exige que vous le désavouiez.

Marguerite Bellanger. — Hein, le désavouer ! Ah ! ça non cher, vous me prenez pour une imbécile.

M. Devienne. — Vous ne comprenez donc pas que cet enfant est le pain de mes vieux jours... Quant à l'intérêt de la France, vous savez...

M. Devienne. — Je comprends toutes les espérances que vous pouvez fonder sur votre maternité, et c'est justement pour cela que je venais vous faire des propositions...

Marguerite Bellanger. — Ah ! du moment qu'il y a des propositions, voyons !

M. Devienne. — Regardez ce contrat : la compensation est ce me semble suffisante.

Marguerite Bellanger. — Ajoutez un zéro à droite, et l'affaire est conclue.

M. Devienne. — C'est fait ; maintenant écrivez.

« Cher seigneur... »

Fin du quatrième acte.

(Applaudissements prolongés.)

La princesse de Metternich. — Eh bien, qui a compris le mot de la charade ?

Le prince impérial. — Moi !

— Voyons, mon ami.

Le prince impérial. — C'est : côtelette de veau.

(Rire général.)

La princesse de Metternich. — Que d'esprit pour son âge ! Malheureusement ce n'est pas cela.

Voyons alors ne dit mot ; tout le monde donne sa langue aux chats...

M. Benedetti. — Attendez, je crois avoir trouvé : — Fricandeu. (Nouveaux rires.)

La princesse de Metternich. — Du tout, du tout. — Le mot de la charade est : Favorite.

M. Benedetti. — Je ne comprends pas ; il me

A défaut du texte littéral, nous pouvons garantir le sens exact des conférences qui ont eu lieu avec les puissances neutres.

Cour d'Angleterre

L'huissier annonçant. Monsieur Adolphe Thiers.

Lord Granville. Ah ! illustre collègue, quelle joie et quel honneur de recevoir votre visite. Permettez que je vous serre la main.

M. Thiers. Comment donc, avec le plus grand plaisir.

Lord Granville. Mais asseyez-vous de grâce, vous devez être horriblement fatigué de la traversée.

M. Thiers. Du tout, du tout ; malgré mes soixante quinze ans, je supporte très gaillardement le voyage, et j'arrive chez vous tout-à-fait débotté.

Lord Granville. C'est merveilleux ! Ah on voit rarement une organisation comme la vôtre ; la recette est perdue des hommes de votre trempe.

M. Thiers. Vous êtes mille fois trop aimable.

Lord Granville. Voyons, vous allez prendre quelque chose, une tasse de thé, des sandwiches ?

M. Thiers. Rien, absolument rien ; je repars à quatre heures pour Vienne, par conséquent je n'ai pas une minute à perdre. Je vais donc si vous voulez bien, vous exposer de suite l'objet de ma mission.

Lord Granville. Vraiment, vous avez une mission ?

M. Thiers. Quoi, vous l'ignorez ?

Lord Granville. J'en avais entendu parler vaguement. Et de qui cette mission ?

M. Thiers. Du gouvernement provisoire, parbleu.

Lord Granville. Ah ! du gouvernement provisoire ? Mais quel est-il ce gouvernement provisoire ?

M. Thiers. Quel il est ? Ah ça, collègue, d'où sortez-vous ? Le gouvernement provisoire qui a succédé au second empire... le gouvernement provisoire, composé de Trochu, Jules Favre, Gambetta, Crémieux etc., il n'est pas possible que vous ne le connaissiez pas...

Lord Granville. Mon Dieu, vous savez, nous aimons si peu à nous mêler de ce qui nous regarde pas... Eh bien, en quoi pourrions-nous être agréables au gouvernement provisoire ?

M. Thiers. Agréable ?... En vérité, il ne s'agit pas d'agrément. J'étais chargé de savoir exactement quelle situation l'Angleterre entendait garder définitivement dans le conflit qui ensanglantait aujourd'hui la France et la Prusse, quelles étaient les intentions de votre gouvernement.

Lord Granville. Mais sa situation, c'est celle de la neutralité, quant aux intentions de notre gouvernement, elles sont excellentes.

M. Thiers. Je n'en doute pas, seulement votre Excellence reconnaît qu'elles auraient besoin d'être formulées moins vaguement.

Lord Granville. Moins vaguement, mais de

semblait pourtant que fricandeu allait mieux...

Cette charade remplie d'allusions fines et délicates avait conduit les invités jusqu'aux extrêmes limites de la soirée. L'aube matinale commençait à faire pâlir la flamme des lustres, c'était l'heure de la séparation ; déjà des mains se tendaient, déjà des adieux se formulaient, quand un incident regrettable vint terminer désagréablement cette dernière Compiègne, — une voix s'écria tout à coup d'un accent indigné : — On m'a fait ma chaîne !

C'était la voix du baron Haussmann. Cette exclamation amena naturellement une émotion facile à comprendre, et dans le but de découvrir le coupable, l'empereur fit appeler aussitôt le préfet de police et Bernier le juge d'instruction.

— Voyons, mon cher Piétri, dites-moi confidentiellement, qui pouvons-nous soupçonner de cet acte indélicat ?

— Mon dieu, Sire, nous pouvons soupçonner tout le monde, mais plus particulièrement M. Bernier.

— Bah ! Et vous, Bernier, quelles sont vos présomptions ?

— Mon Dieu, Sire, je pense que tout le monde ici est capable de la chose, mais plus particulièrement Piétri.

— Alors il faut autant que possible éviter le scandale. — Je vais essayer d'étouffer l'affaire.

« Mes chers invités, vous connaissez l'incident déplorable qui vient de se produire. — Le baron Haussmann se plaint qu'on lui ait fait sa chaîne.

« Désireux de ne pas donner à cette plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en comporte, nous ne voulons accuser personne ; mais, je vous en prie, que l'escamoteur rende la chaîne. — N'oubliez pas que nous sommes ici presque tous en famille, et qu'il serait mal d'exercer nos petits talents aux dépens les uns des autres. — Attendez pour cela que nous ayons repris le gouvernement de la France.

« Maintenant, mes amis et fidèles, adieu, ou plutôt au revoir. — Je vais retourner dans mon cachot et reprendre mes fers jusqu'à des temps plus heureux. — Ne désespérons pas, et que le roi Guillaume vous tienne en sa sainte garde ! »

L. LECLAIR.

quelle façon! Vous me demandez illustre collègue, quelles sont les intentions de notre gouvernement, je vous réponds qu'elles sont excellentes; je ne vois rien de plus positif que cela.

M. Thiers. Voyons, voyons, s'il faut mettre les points sur les i: en deux mots comme en quatre, l'Angleterre est-elle disposée à intervenir sérieusement?...

Lord Granville. Lorsque l'Angleterre intervient, elle n'intervient jamais que sérieusement.

M. Thiers. Laissez-moi donc finir... A intervenir sérieusement pour arrêter la guerre épouvantable que se font la France et la Prusse.

Lord Granville. Epouvantable c'est le mot, et nous déplorons tous les jours que deux nations en soient venues à s'entre-égorger de la sorte?

M. Thiers. Très-bien, mais il ne s'agit pas de déplorer, et pour arriver à la paix, nous aurions besoin d'une action efficace qui ne s'en tinte pas à des gémissements et à des condoléances.

Lord Granville. Vous avez parfaitement raison, et je suis tout à fait de votre avis.

M. Thiers. Ah, nous y voilà! Eh bien! cette action efficace, pouvons-nous l'attendre du gouvernement anglais?

Lord Granville. Le gouvernement anglais, je vous le répète, est animé des meilleurs intentions...

M. Thiers. Encore un coup, des intentions cela ne suffit pas, il faut des actes positifs, des actes énergiques...

Lord Granville. Lorsque l'Angleterre agit, elle agit toujours énergiquement.

— Très-bien, mais encore faut-il agir? Et c'est précisément ce que je demande à votre Excellence?

Lord Granville. Il est incontestable que pour reconnaître l'énergie d'un acte, il faut que cet acte se produise...

M. Thiers. Tenez, votre Excellence me fait bouillir! Voilà quatre heures moins le quart. — Dites moi positivement, nettement, catégoriquement, quelle réponse dois-je apporter au gouvernement provisoire sur l'attitude et les intentions de l'Angleterre?

Lord Granville. Mais répondez lui ce que je ne cesse de vous dire depuis une heure, répondez-lui que les intentions de l'Angleterre sont excellentes...

M. Thiers. — Alors c'est tout?

Lord Granville. — Mon Dieu oui, c'est tout. Que voulez-vous de plus?

Cour d'Autriche.

L'huissier annonçant. M. Adolphe Thiers.

M. de Beust. Quoi, vous ici, cher collègue! Je ne m'attendais pas vraiment à cette agréable surprise. Et depuis quand êtes-vous arrivé?

M. Thiers. Mais depuis une demi-heure à peine.

M. de Beust. Une demi-heure seulement, c'est fort aimable à vous d'avoir songé à moi pour votre première visite.

M. Thiers. Je devais d'autant mieux y songer que cette visite était précisément le but de mon voyage.

M. de Beust. Alors ma reconnaissance n'a plus de bornes; vous être dérangé à votre âge, avoir fait quatre cents lieues pour venir... en vérité je suis confus.

M. Thiers. Je suis confus moi-même devant votre charmant accueil. de vous désolus, mais je ne saurais vous cacher que ma visite n'est pas simplement une visite de politesse...

M. de Beust. Ah! une visite d'affaires, alors?

M. Thiers. Précisément, je suis envoyé en mission par le gouvernement provisoire...

M. de Beust. Le gouvernement provisoire... Attendez que je me souviens, le gouvernement provisoire... de Paris, n'est-ce pas?

M. Thiers. Bien entendu, et vous n'ignorez pas, je suppose, son existence.

M. de Beust. Non, non, j'en ai entendu parler, vaguement il est vrai, mais j'en ai entendu parler, c'est positif, — et le gouvernement provisoire désire...

M. Thiers. Le gouvernement provisoire désirerait connaître les intentions réelles de l'Autriche dans la lutte sanglante que la France soutient contre la Prusse, désirerait savoir si votre gouvernement serait disposé à une intervention pour arrêter l'épouvantable effusion de sang dont nous sommes témoins depuis trois mois.

M. de Beust. Cette guerre, en effet, est une chose affreuse, et je ne vous cacherais pas que chaque fois que le conseil des ministres se réunit, nous sommes tous d'accord pour nous écrier: Quelle guerre déplorable se font la Prusse et la France!

M. Thiers. Alors je ne doute pas qu'avec de pareils sentiments vous ne soyez disposé...

M. de Beust. Nous sommes, croyez-le bien, mon cher collègue, admirablement disposés; lorsque la paix sera conclue nous l'accueillerons

avec une joie sans égale, et il ne se trouvera pas une voix au conseil des ministres pour refuser de s'associer à cette exclamation: Quel bonheur que la paix soit faite entre la France et la Prusse!

M. Thiers. Tout cela est certainement admirable de sentiments généreux, mais nous aurons besoin, cher collègue, de sympathies moins platoniques, d'intentions plus accentuées, de quelque chose de plus positif en un mot...

M. de Beust. Allons, puisque vous l'exigez, je vais vous découvrir entièrement le fond de ma pensée, vous parler franchement, sincèrement, sans cachoteries, sans mystères.

M. Thiers. A la bonne heure!

M. de Beust. Eh bien rappelez ceci au gouvernement provisoire, c'est l'expression intime de mes convictions, — rappelez-lui que les intentions de l'Autriche sont bonnes, très-bonnes, je dirai même excellentes. Quant à ses dispositions, elles ne laissent rien, absolument rien à désirer...

J'espère que cette fois ma franchise aura été assez loyale et qu'on ne se plaindra plus des flânes et des sous-entendus diplomatiques.

Nous dinons ensemble, n'est-ce pas, illustre collègue?

M. Thiers. Grand merci, je pars dans vingt-cinq minutes pour St-Petersbourg.

Cour de Russie.

L'huissier annonçant. M. Adolphe Thiers.

L'empereur Alexandre. M. Thiers! Vraiment c'est pour moi une bonne fortune de recevoir un écrivain de votre talent, un homme d'Etat de votre habileté.

M. Thiers. Votre Majesté a trop de bienveillance pour mes faibles mérites.

L'empereur Alexandre. Que me dites-vous là? Ces mérites sont consacrés par une gloire précoce, et vous avez ce rare bonheur de pouvoir jouir vivant, de votre immortalité.

M. Thiers. Je reste confondu devant de pareils éloges, et l'amabilité souveraine de votre accueil m'hardit à exposer de suite à Votre Majesté, l'objet de ma mission.

L'empereur Alexandre. Une mission; ah! vous avez une mission?

M. Thiers. Oui, Sire, une mission du gouvernement provisoire.

L'empereur Alexandre. Le gouvernement provisoire, qu'est-ce que c'est bien que ça?

M. Thiers. Votre Majesté ne connaît pas le gouvernement provisoire qui a succédé à Napoléon III?

L'empereur Alexandre. Du tout, du tout; je vous demande pardon de mon ignorance: du reste, attendez.

— Yvan, allez demander au ministère si on connaît le gouvernement provisoire....

Tenez voilà la réponse: on ne connaît pas ici le gouvernement provisoire....

M. Thiers. Vraiment, je ne m'explique pas... L'empereur Alexandre. Que voulez-vous, nous demeurons si loin de Paris!

M. Thiers. De sorte que vous considérez com me inutile que ma mission....

L'empereur Alexandre. Absolument inutile, puisque, je vous le répète, nous ne connaissons pas le gouvernement provisoire...

M. Thiers. Alors il ne me reste qu'à me retirer... tout en remerciant Votre Majesté....

L'empereur Alexandre. Vous retirez, non pas; j'entends bien vous garder quelques jours; il ne sera pas dit que vous ayez fait six cents lieues...

L'huissier. Sire....

L'empereur. Qu'est-ce que c'est?

L'huissier. C'est le courrier qui va porter à M. de Moltke la croix de St-Georges...

L'empereur. Bon, j'y vais. — M. Thiers vous permettez....

Epilogue.

On lit dans tous les journaux:

La mission de M. Thiers est terminée. L'illustre homme d'Etat est arrivé à Tours, rapportant les meilleures impressions de son voyage.

Il paraît que les intentions de l'Angleterre et de l'Autriche sont excellentes. — La Russie s'est prononcée d'une façon moins catégorique, mais l'accueil fait à M. Thiers par l'empereur Alexandre a été particulièrement bienveillant.

Il n'a pas quitté son hôte d'une minute, si ce n'est pour envoyer la croix de St-Georges à M. de Moltke.

CHRISTIAN.

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

QUINA - VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1828

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes salutaires, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de FILLION neveu.

GARDE MOBILE. — GARDE NATIONALE

MAGASINS de CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la

Garde mobile

GROS ET DÉTAIL.

33 Ans de Succès

ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscès, Ulcères, Tumeurs, Eruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon

allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9

(37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-orvriier horloger de BREGUET de PARIS

1^{er} Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix:

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33 -
Grandes ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25 -
Verres de montre double. Id. cristal.	50 - 75	Remontoir or pour dames depuis.	450 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 -	Id. pour hommes, depuis	200 -
Montres argent pour dames		Id. en alluminium.	30 -

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 1.

(58-13)

CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix: 3 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.

aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON

LA SILENCIEUSE

MACHINES A COUDRE

BRODEUSES, BOUTONNIERES

de tous systèmes

pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIERE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or (52-12)

BEAUTÉ des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi

de la **CRÈME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons.

(24-0)

CONSERVATION DE LA VUE Nous engageons les personnes

dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à M. MICHEL CAN, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux.

(112)